

Gilles Fumey
12 octobre 2008

Jean-Marie G. Le Clézio, un prix Nobel au goût du monde

Il y a quelques jours, entre les averses, un homme repeignait sa maison dans la baie de Douarnenez. Il annonçait alors à ses visiteurs qu'il allait sans doute quitter Albuquerque au Nouveau-Mexique où il habite depuis plusieurs décennies pour la Bretagne qu'il aime revoir au milieu des tamaris, des fougères et des bruyères, juste en face de la mer « *cet immense terrain vague* ». Car Le Clézio - c'est lui - n'oublie pas les années 1950 où, après avoir quitté Nice avec ses parents, il se posait à Sainte-Marine. En plein pays bigouden, au milieu des chardons, en compagnie des mouettes et des fous de Bassan, sur ce qui a été la terre de ses ancêtres.



La Baie de Douarnenez, patrie de Le Clézio en France

Source : Ouest-France

S'il se dit sans attaches ni racines, Le Clézio - dont le nom veut dire « enclos » dans le Morbihan - a quand même dans son arbre généalogique des branches du Finistère par sa mère émigrée à l'île Maurice et des branches anglaises, par un père, médecin de brousse qui soigne les impaludés et les lépreux au Nigeria. Jean-Marie Le Clézio l'a d'ailleurs retrouvé en Afrique huit ans après sa naissance niçoise. Etudiant en lettres et anglais à Nice, Bristol et Londres, le voici dans sa jeunesse doctorant en histoire sur l'ancien Mexique, où il enseigne la littérature, la langue française et la peinture à l'université. « *Cette expérience, aime-t-il à dire, a changé toute ma vie, mes idées sur le monde et sur l'art, ma façon d'être avec les autres, de marcher, de manger, d'aimer, de dormir et jusqu'à mes rêves.* » Il y pose ses bagages avec Jémia, sa seconde femme, originaire du Sahara occidental marocain. Sans priver de revenir à Nice dans l'immeuble du quai des Deux-Emmanuel où il a grandi et qui ressemble à ce que Lampedusa décrit de Palerme.

Le Clézio a vécu de longues années dans la forêt au Michoacán et avec les Emberas et les Vaunanas du Panama au milieu des années 1970, en Haïti et au Maroc. Il possède la nationalité mauricienne pour avoir vécu dans cette île de l'Océan indien. Mais son vrai port d'attache pourrait bien être le Morbihan de son ancêtre François, remarqué à Valmy pendant la célèbre bataille, et ayant fui la Révolution à Lorient pour trouver la paix en Inde qu'il n'atteindra pas. Débarqué à Port-Louis (Maurice), l'ancêtre devient citoyen britannique. « *Mes parents, qui étaient cousins germains, ont donc été des Bretons de l'île Maurice avec un passeport anglais...* » Voici pourquoi « *les Le Clézio ont la bougeotte dans le sang* » confesse-t-il à Jérôme Garcin [1]. Le Clézio est connu pour son inspiration plus classique des années 1980 où il canalise sa fièvre créatrice dans une veine quasi universelle. *Désert* (1980) est le chef d'œuvre d'une histoire parallèle au milieu des dunes envahies de silence. Ses mots y épousent les lignes mouvantes des ergs et les à-plats aveuglants du sable saharien. Mais il est toujours là où on ne l'attend pas. S'il évoque en 2008 la France des années 1930 et singulièrement le Montparnasse de sa mère Ethel, Le Clézio aura surtout été, selon les mots du jury Nobel, un « **écrivain de la rupture, de l'aventure poétique et de l'extase sensuelle, l'explorateur d'une humanité au-delà et en dessous de la civilisation régnante** ». En pleine tornade financière, « *où règnent le papier monnaie et l'argent virtuel* », le choix des Nobel fait de Le Clézio un Rimbaud de l'ère numérique. **Pourquoi cet écrivain qui a passé sa vie à pester contre la civilisation dégradante du matérialisme et de l'avidité est-il, finalement, perçu comme un être pleinement de son temps ?** Un être métissé, mondialisé, un explorateur des mondes lointains et menacés par la barbarie de notre civilisation industrielle, des déserts et des cuirasses latéritiques du Nigeria qu'il évoque de son voyage d'enfance. Un être globalisé dont la terre, comme chez les Indiens, est la mère (*Terra amata*, 1967), un homme attaché à la nature dont la littérature ne fait que traduire « *un chant en accord avec le monde minéral, végétal* ». Un être spirituel solaire, syncrétique, panthéiste, attaché aux cultures des peuples premiers qu'il connaît jusqu'à la vénération.

Le Clézio aime le monde comme peu d'êtres humains sont capables de nommer les pierres et les étoiles. Comme Bruce Chatwin, il peint des paysages hantés, des vies dures dans des lieux somptueux et maudits à la fois. **Sa langue n'est pas une gangue, mais un chemin de liberté, une extase géographique** où le lecteur cherche ses origines dans le halo des mots, des sens et des lieux. Elle lui a donné de trouver cette force d'exploration du temps et du monde, cette fureur sourde devant l'injustice, la misère, le racisme, la fuite, les humiliations et la faim, choqué par la bêtise d'un procureur qui condamne deux poètes osant mettre au concours des mots les vertus comparées de la mangue et de la banane. Garcin lui trouve une « *âme d'enfant, tendre et irascible à la fois. Plus une timidité que le temps semble accroître et qui l'éloigne davantage du milieu littéraire* ». Timide ou non, Le Clézio devra porter sur ses épaules les honneurs d'un Nobel. Mais il restera, nul n'en doute, à l'écoute d'un monde qui le hante et dont la littérature donne un goût familial à tous ceux qui « *écrivent la terre* », étymologiquement, les géo-graphes.

Gilles Fumey

[1] *Le Nouvel Observateur*, 25 septembre 2008, à propos de la parution du livre *Ritournelle de faim*, Gallimard.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net